

Luce Irigaray : un message amoureux

L'amour est le devenir qui s'approprie l'autre en le consommant, en l'introjectant en soi-même, jusqu'à sa disparition. Ou l'amour est le moteur du devenir qui laisse l'un et l'autre à leur croissance. Pour un tel amour, il faut que chacun garde son corps autonome.

extrait de
PASSIONS ÉLÉMENTAIRES

LVR: Votre dernier livre, *PASSIONS ÉLÉMENTAIRES*, parle d'amour, sujet qui nous intéresse beaucoup ces temps-ci. Pourquoi ce livre ?

LUCE IRIGARAY : Je crois que ce livre se suffit à lui-même... un message amoureux pour ceux et celles qui veulent l'entendre. J'y parle d'amours qui ne se laissent pas prendre dans la répétition, dans la paralysie de l'un ou de l'autre, ni dans les lois qui sont déjà là. Bien sûr, le changement de la scène amoureuse demande de changer la scène sociale. Pour aimer, il ne faut pas se sentir enfermé-e, acculé-e à un rôle. Il y a certains hommes qui sont prêts à risquer dans le rapport amoureux, aussi attentifs souvent que des femmes, mais dès qu'ils retournent sur la scène sociale, ils sont obligés de tenir le rôle attendu d'eux. Mais il est nécessaire de ne pas oublier la vie dite «privée». S'il faut remettre les institutions en question, nous avons aussi besoin d'un lit, d'un nid, d'une maison. C'est un viol d'interdire à quelqu'un d'avoir un lieu. Si nous ne sommes pas capables de le comprendre, nous nous obligeons à la vie uniquement «publique», exposées aux regards et aux commentaires de tout le monde. Il faut lutter pour que le territoire de l'amour devienne vraiment libre, et non dévoré par l'avidité ou la nostalgie de certain-e-s en une prostitution involontaire de nos sorts.

Luce Irigaray, psychanalyste et philosophe, pense et écrit d'abord en tant que femme. La première à réussir une déconstruction des théories de Freud et du discours de Nietzsche, elle nous ramène sans cesse à la recherche de notre identité par les biais du désir, de la jouissance féminine, des rapports mère-fille, du langage, de la création, du divin, de l'amour.

De sa conférence «Femmes comme futur(res) ?», et d'une entrevue qu'elle nous a accordée, LA VIE EN ROSE a tiré les propos suivants.



Photo : Bernard Tanguay

LVR : C'est bien ce que vous entendiez, lors de votre conférence, quand vous avez refusé de donner votre «carte d'identité sexuelle» ?

LUCE IRIGARAY: Oui. Je refuse toujours de répondre à ce genre de question. Les femmes ont toujours été réduites à leur vie privée. Il n'est pas demandé

à un homme s'il est marié, s'il a des enfants, des maîtresses. Il ne faut surtout pas reproduire ce geste entre femmes (...) Si je n'aime pas qu'un certain type de sexualité soit brimé, je n'aime pas que quelque sexualité que ce soit soit interdite. Et il ne faut pas réduire une méditation, une réflexion sur le féminin à un étiquetage de pratique sexuelle.

LVR : On vous a aussi beaucoup talonnée au sujet de la psychanalyse...

LUCE IRIGARAY : J'ai envie de vous dire deux choses. D'abord, je ne parle pas seulement du lieu de la psychanalyse. J'ai une pratique assez multiple: une pratique de pensée, d'écriture et de luttes des femmes. Il ne s'agit pas, à tout prix, de choisir entre la psychanalyse et la lutte des femmes. Certaines femmes, dans le mouvement féministe, ont absolument besoin de partenaires quasi privé-e-s pour contenir de lutter. Par ailleurs, avant de pouvoir détruire la psychanalyse, il faut être sûr-e de l'avoir traversée- et ce n'est pas rien. La psychanalyse représente une dimension importante et riche de notre époque ; à en faire simplement l'économie, il y a le risque de tomber dans des méthodes infiniment plus répressives. L'analyse a ses défauts et ses risques mais il faut réfléchir avant de la détruire parce qu'elle est un lieu assez peu pénalisant par rapport à d'autres. Il est vrai qu'il y a encore trop peu, dans la pratique analytique actuelle, d'instruments théoriques qui permettent de valoriser, de narcissiser comme telle, une sexualité féminine. Ces moyens sont élaborables mais non élaborés

LVR : Pourquoi, dans vos écrits, insistez-vous tant sur la sexualité des femmes ?

LUCE IRIGARAY : La sexualité des femmes a été à la fois utilisée dans l'élaboration de la culture et exclue de cette culture. C'est-à-dire que nous étions en pure attente, à la limite du sacrificiel. Ce qui importe, c'est que nous puissions scander nous-mêmes notre sexualité (...) Je pense que les femmes ne se rendent pas assez compte qu'il faut, par rapport à la tradition existante, inventer ou retrouver une morphologie, appuyée sur le vécu et le senti de leur sexe. Je crains que beaucoup de luttes des femmes soient englouties par la puissance de la morphologie existante qui s'apparente à l'identité sexuelle masculine, phallique.

LVR : Est-ce pour cela que vous dites que l'enjeu, pour les femmes, n'est pas "d'élaborer une nouvelle théorie", c'est-à-dire taire comme les hommes ont toujours taït, mais plutôt de trouver leur «style» ?

LUCE IRIGARAY : Quand je dis cette phrase, je me réfère à un concept précis du théorique. Apprendre à penser - se penser comme sujet responsable - n'est pas nécessairement élaborer une nouvelle «théorie». Je pense qu'il y a deux gestes absolument indispensables à faire. Mettre en place un matriciel culturel qui fasse que les femmes ne soient pas assignées au rôle de reproductrices

mais qu'elles soient créatrices, génératrices de valeurs culturelles. Et découvrir un dire de la jouissance féminine à partir de la mise en place d'une autre morphologie. Les jouissances féminines et maternelles ne sont pas les mêmes quoiqu'on nous ait obligées à confondre les deux. Je cherche à créer une représentation valorisante pour un désir, une jouissance féminine. Pour ce faire, j'emploie la notion de la retouche entre les deux lèvres. La sexualité peut s'imaginer comme quelque chose qui passe du dehors au dedans, du dedans au dehors par le seuil des deux lèvres.

LVR : Vous insistez aussi beaucoup sur les rapports mère-fille. C'était, en taït, le sujet de votre conférence à Montréal, il y a deux ans.

LUCE IRIGARAY : En effet, je crois qu'il vaut mieux se réconcilier avec sa mère - le plus possible - pour la sortir de sa dimension purement biologique et lui redonner son statut de femme. Faire la paix avec elle revient à se réconcilier avec son passé sinon traîné comme un fardeau ou un abîme. Détester sa mère - comme certaines ont pu le préconiser - ne sort pas de la soumission : la haine n'est que l'autre versant de la soumission. Nos ressentiments face à nos mères ne peuvent nous réussir puisque la culture nous a justement appris à rompre avec elles pour aimer les hommes, en y perdant notre identité sexuelle. Il est donc plutôt question de trouver son identité de femmes, dans et avec sa mère ; de trouver son identité amoureuse. D'ailleurs, je n'ai jamais rencontré une femme qui ne soit pas triste de ne pas s'entendre avec sa mère. Il y a là un sentiment d'abandon et de détresse.

LVR : Vous abordez aussi la nécessité de trouver notre rapport au divin».

LUCE IRIGARAY : Cette notion du divin a été effacée comme si c'était rien du tout et, en même temps, elle resurgit de toutes sortes de façons. Il me semble qu'il ne faut pas faire une croix sur cette dimension mais essayer de rechercher, dans cette dimension toujours renvoyée à l'infini, quelque chose de la chair, de notre chair perdue. C'est vrai que dans notre tradition, Dieu a toujours été imaginé comme Dieu le Père. Pour sortir du monopole du divin par le paternel, certaines remontent l'Histoire pour y retrouver une Déesse-Mère. Mais une Déesse-Mère est uniquement une Déesse de la fécondité. Il m'apparaît plus intéressant d'imaginer la possibilité d'un dieu-couple ; ce qui n'est pas valo-

risé en Occident. Imaginer le divin comme n'étant monopolisé ni par les hommes ni par les femmes, mais comme, fécondité entre les sexes. Ce qui laisse la possibilité à chacun des sexes de se mesurer à son propre dieu, à l'idéal correspondant à son identité.

LVR : C'est dans cette optique que vous incitez les hommes à «sexuer leur discours» ?

LUCE IRIGARAY : Oui. Il est important pour les hommes de parler en tant qu'hommes et non en tant que créateurs universels, comme s'il n'y avait qu'un seul discours. Pour ce faire, ils doivent découvrir ou redécouvrir une sexualité plus proche de leur corps. Plus ils diront leur vérité, plus les femmes seront libres de dire la leur.

Propos recueillis par CAROLE HENRY et FRANCINE PELLETIER

1/ Conférence de clôture du colloque L'émergence d'une culture au féminin.

